

Un silence assourdissant

« Je t'ai prise contre ma poitrine comme une colombe qu'une petite fille étouffe sans le savoir (...)

(J'ai eu à moi, à ma disposition ton orgueil même quand je te tenais courbée et que tu subissais ma puissance et ma domination) ».

Ces deux vers adressés à Lou que Guillaume Apollinaire écrit à Courmelois, à la mi-mai 1915¹ alors que les amants viennent de se séparer définitivement, résumant, à mon sens, toute l'ambiance qui se ressent à la vue de la dernière série de photographies de Riccarda Montenero qu'elle nomme « Rue de l'Espérance ».

Cet ensemble en Noir et Blanc, glissant dans des camaïeux de gris, parfois très légèrement rehaussés de couleurs éthérées, presque passées, allant dans les chairs, verts, rosés ou bleutés, imprègnent de leur mystère notre regard. Instants suspendus à l'intérieur du huis clos d'une pièce que l'on aurait tendance à percevoir comme une chambre. Nous ne parvenons pas directement à savoir si les femmes qui s'y trouvent sont heureuses ou blessées, leurs corps souvent dénudés, leurs visages la plupart du temps absents ou cachés sous la chevelure, leurs gestes dont on ne sait s'ils indiquent ouverture et abandon ou fermeture et repli, chorégraphie ou lutte, espoir ou désespérance? Parfois deviennent visibles également des visages masculins. Dans cet espace vide et sombre duquel sourd une angoisse vertigineuse, l'ambiance pesante nous étreint, s'agit-il de jouissance ou de douleur ? Terreurs passées ? Annonces d'une catastrophe imminente ?

La figure humaine – particulièrement féminine - est l'élément central de ces photographies. Elle est représentée dans tous ses états et toutes les positions. L'histoire de l'art est nourrie d'une iconographie de ce genre, Salomé, Judith, Cléopâtre, Esther, Suzanne... prétextes classiques pour dénuder le corps féminin, donner une évocation de la sensualité et l'aspect tragique du destin. Or ici il n'en n'est rien, puisque par son geste créateur et particulièrement de créatrice, Riccarda Montenero exprime son rejet de la violence. C'est la notion ambiguë de la souffrance, de l'agressivité, du mal que nous portons en nous qu'elle met en lumière sans la nommer expressément. Le fait qu'elle maintienne son spectateur dans cette zone de flou rend le travail photographique plus fort. L'art est un moyen d'expression de la violence et en ce sens il peut servir à prévenir l'agression puisqu'il permet de dire ce qui n'est pas dicible. Le travail de l'artiste plasticien commence là où la parole s'arrête, avec la transformation de la brutalité instinctuelle en jeu de pulsions, il pousse à un dire, à un faire dire, car il met à jour une forme de vérité sensible. Ainsi dans l'ensemble de cette série l'horreur qu'elle laisse supposer intervient après le mal et rend perceptible la preuve de notre échec.

Elle montre que l'humain est privé d'initiatives et contraint de vivre dans un huis-clos. Cette représentation de l'être empêché - et particulièrement la femme, mais aussi le réfugié sans papier - exprime sa vision de la vie. Les titres des images mises au point par la photographe agissent comme les strophes d'un poèmes qui donnent le ton : un assourdissant silence, victime,

¹ Poèmes à Lou

au bord de la vie, dans un cul de sac, le dernier regard, les amants, baisse les yeux et regarde le ciel, blessures, le désir de l'autre, clôtures, ne touche pas, respire... Pourtant aucune évocation directe ne nous est donnée à voir, tout est au contraire retenu, confiné, tu, lourd et étouffant. Comme le non-dit. Les corps représentés sont sciemment amputés de leurs têtes, à moins que ce ne soit des visages sans corps, pour mettre l'accent sur l'anonymat de ces êtres, sur l'absence de volonté individuelle ou sur l'emprise faite par d'autres corps, par des pressions autant physiques que psychologiques. Pour reprendre les mots d'Emmanuel Kant cette « inhumanité infligée à un autre qui détruit l'humanité en moi ». L'intrusion est traduite de cette façon dans son aspect le plus humain ou surtout inhumain. Le cercle vicieux qui entraîne la honte, la peur de représailles, le sentiment de culpabilité... tous les freins qui empêchent les femmes de parler sont perceptibles dans ces images sombres loin des clichés. Par son travail, la photographe révèle subtilement un climat de tension pour la mettre à nu et permettre une prise de conscience. Si elle la figure c'est également pour rendre compte du tragique dont résonne notre époque et que l'on refusait jusqu'à il y a peu de voir obstinément à travers ce fléau mondial des violences faites aux femmes.

Cependant le propos de Riccarda Montenero n'est pas de dénoncer frontalement les actes barbares. Par les moyens plastiques à sa disposition, son savant jeu de transparences, son usage du clair-obscur, sa maîtrise des noirs et leurs dégradés de gris, le recours à la lumière blanche, elle suggère que peut-être le désastre connaîtrait une limite. L'idée de l'existence d'un espace qui ouvre sur une vie sans cruauté est possible ou tout du moins envisageable. Le titre donné à l'ensemble de la série « rue de l'espérance » l'atteste. L'espérance fait partie des vertus cardinales. La rue de l'Espérance à Paris, dans le quartier Maison - Blanche, où la photographe a pris de nombreux relevés photographiques, n'est rien moins que « cardinale » mais y circulent de nombreux artistes qui y laissent des traces de leur présence et certains de ces graphismes hiéroglyphiques apparaissent de manière fantomatique dans les images de Montenero comme des indices temporels évocateurs de notre époque. L'espérance, d'ordre transcendantal reconduit alors le lien avec les forces de la Vie.

Isabelle de Maison Rouge
Décembre 2019